

L'amour du monde comme idéal de justice

Patrick Ernst

Numéro 801, mars-avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ernst, P. (2019). L'amour du monde comme idéal de justice. *Relations*, (801), 38-39.



L'AMOUR DU MONDE COMME IDÉAL DE JUSTICE

La pensée du sociologue Michel Freitag, disparu en 2009, peut nous aider à sortir de l'impasse sociétale dans laquelle nous a acculés le capitalisme.

Patrick Ernst

L'auteur, sociologue suisse, a contribué à l'ouvrage dirigé par Daniel Dagenais, *La liberté à l'épreuve de l'histoire. Critique du libéralisme chez Michel Freitag* (Liber, 2017)

Il est de plus en plus évident que nous avons atteint les limites de la croissance en matière de développement économique et que l'idéal d'une « maîtrise de la nature » par l'humanité s'est aujourd'hui complètement effondré. Ne faudrait-il pas alors nous efforcer de trouver autre chose, un autre modèle de développement, viable cette fois ? Pourtant, comme l'écrit Paul Ariès dans *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance* (La Découverte, 2010), ce monde capitaliste fait encore rêver des milliards d'humains alors qu'il annonce dans le même temps « la barbarie qui vient ». Il semble en tout cas que le modèle économique dominant qui dure maintenant depuis plus de deux siècles entre régulièrement en crise. Il confirme la logique de « destruction créatrice » propre au capitalisme industriel, dont parlait Joseph Schumpeter dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942). Comme chacun peut le constater, cette économie capitaliste se nourrit des crises qu'elle provoque, et ce cycle infernal a ceci d'extraordinaire qu'il se perpétue justement parce que l'économie est incapable de résoudre elle-même ces crises. À chaque fois, la société vient à son secours non seulement pour réparer les dégâts ou les absorber, mais pour relancer ultimement la croissance. De cette manière, l'économie met chaque jour un peu plus la main sur la société, en assujettissant davantage ses instances, ses rouages, ses pouvoirs, ses ressources matérielles et morales. Au point que, finalement, d'une crise à l'autre, l'économie prédatrice ne cesse de se renforcer et d'étendre son emprise sur le monde de la vie et la société. Ainsi, nous ne voyons plus que cette « libération de l'économie est en train de prendre la place de la libération de l'homme¹ ».

Or, il y a aujourd'hui une différence de taille entre le temps présent et notre passé pas si lointain : nous avons atteint les limites naturelles que notre planète met à l'expansion mondiale du capitalisme. Si tout le monde vivait comme les Américains, il faudrait en effet six planètes. Pour le moment, comme le sous-développement d'une partie du monde côtoie le surdéveloppement d'une autre, c'est l'équivalent de 1,7 planète qui est nécessaire pour répondre aux « besoins » des humains. Mais « avec un taux de croissance de 2% à l'échéance de 2050, ce ne sont pas 3 planètes, ce ne sont pas 6 planètes, mais 30 planètes qu'il nous faudra² ». Là-dessus et sur l'impasse

d'une croissance capitaliste, il n'y a aujourd'hui plus aucun doute. Pour Michel Freitag, « la question est donc désormais celle de savoir qui, du capitalisme ou du monde, entrera le premier dans une crise généralisée³ », car le choix qui s'impose de toute urgence à l'humanité tient à une alternative : soit le maintien du monde, soit la survie du capitalisme. Un autre mode de développement est nécessaire pour croire de nouveau à une existence possible. Celui-ci doit proposer des solutions de rechange jusqu'au moment où « seront rétablis des régimes sociaux fondés sur le maintien de la stabilité et le respect de la nature, et que la recherche de l'équilibre aura de nouveau retrouvé sa place d'assise d'une vie collective axée sur le désir de la permanence et la recherche de l'harmonie⁴ ».

Un sauvetage de la terre est certes nécessaire. Mais comment y parvenir dans les conditions sociales actuelles ? Y a-t-il un idéal commun qui puisse encore faire sens par-dessus les idéaux d'émancipation, de liberté, de progrès et de bonheur, et même de démocratie ? Sommes-nous encore capables d'objectiver notre solidarité d'êtres humains dans des institutions

Le choix qui s'impose de toute urgence à l'humanité tient à une alternative : soit le maintien du monde, soit la survie du capitalisme.

dans lesquelles nous pourrions reconnaître l'expression d'un idéal partagé, ou du moins partageable à long terme ? Eh bien, on peut faire l'hypothèse, avec Michel Freitag, qu'il en existe un, encore disponible sans avoir à le réinventer complètement et que c'est sans doute encore l'idée de justice qui reste la plus pertinente, mais à condition d'en élargir considérablement la portée. Il s'agit d'aller bien au-delà de toutes les luttes sociales dont la justice a été la visée depuis le début de la modernité, en y incluant toutes les luttes qu'il faudra envisager pour les siècles à venir.

Une conscience rafraîchie du monde

Une précaution s'impose : il est trop tentant de poser le problème de la justice dans les termes du partage des richesses sans remettre en question la prédominance du système économique sur la vie sociale. Aussi, la question est-elle de savoir s'il est encore suffisant d'invoquer la justice en vue de l'augmentation



Lino, *Espoir d'un battement*, 2018, acrylique et collage

généralisée du niveau de vie qu'elle promet. Le progrès social, s'il en est, n'a-t-il pas maintenu depuis trop longtemps et contre toute attente un niveau d'injustice, de misère et d'exploitation encore bien trop important aujourd'hui, compte tenu des promesses et des mobilisations qu'il a exigées historiquement? Peut-on encore y croire? N'est-ce pas là la nature même de la « justice » telle qu'elle a été inspirée et mise en œuvre dans le projet économique moderne occidental? Sans qu'il faille pour autant abandonner cette merveilleuse invention moderne de la justice sociale, il faut plus que jamais, comme s'en explique Michel Freitag dans *L'abîme de la liberté* (Liber, 2011), l'étendre à l'humanité et à l'essor de la liberté, mais en priorité à tout ce qui renvoie finalement à la question de la dépendance originelle de l'être humain à l'égard du monde, devenu précaire et fragile dans ses équilibres écosystémiques. Il s'agit simplement de (re)joindre le monde proche dans lequel les individus naissent et vivent, d'explorer et d'inventer, comme le suggère le philosophe Franck Fischbach, « des manières de renouer le contact avec un monde dans l'existence duquel on soit susceptible de croire, ce qui veut dire faire naître de nouveaux modes d'existence, encore plus proches des animaux et des rochers que du sujet prétendument autonome et souverain⁵ ». Chose certaine, à elle seule une politique des droits individuels ne suffit pas à apporter une solution, puisque

dans ce registre libéral précisément, on a déjà inventé un transfert possible des « droits de polluer », sans parler de leur marchandisation et de leur mise en Bourse.

L'idée de justice doit maintenant pouvoir s'élargir à celle que nous avons plus que jamais une dette envers le monde qui nous a accueillis naturellement en nous offrant la possibilité d'y naître et d'y vivre, à condition, bien entendu, d'y assurer pour tous des conditions de vie dignes pour les siècles à venir. C'est bien, en effet, en ces termes que se pose aujourd'hui la question de l'avenir et de la survie de toutes les espèces vivantes. Car le monde est maintenant devenu bien trop fragile dans son existence, sa diversité et sa permanence. Un peu d'empathie à son égard nous permettrait de nous imprégner de ce qui l'habite. Or, la justice, qui se donne toujours à voir en s'incarnant à travers une certaine façon de construire la réalité sociale, à travers une forme de réappropriation collective de son sens, dépend entièrement de la subjectivité d'un rapport au monde, d'une intériorité capable d'investir subjectivement celui-ci et de l'enrichir. Il s'agit, en d'autres termes, d'aimer le monde et d'*instituer* cet amour, formant le cœur d'une nouvelle conscience sociale décentrée rapport à la simple pulsion de survie ou de l'intérêt égoïste d'enrichissement.

La finitude du monde apparaît de plus en plus comme inéluctable. Mais plutôt que d'être une fatalité, l'inéluctabilité de cette finitude pourrait prendre à nos yeux valeur d'injonction morale à aimer plus que jamais ce que nous sommes : car si nous continuons comme si de rien n'était, nous sommes assurés de ne plus pouvoir aimer encore longtemps ! Il s'agit alors d'établir un autre rapport au monde en élargissant

le souci de cohésion sociale inhérente à la justice et d'instituer – politiquement, économiquement, socialement, culturellement – la prééminence de l'amour du monde comme nouvel idéal de justice ; un amour du monde « consommé dans l'interpénétration du monde sensible et du monde symbolique qui s'accomplit dans la culture⁶ ».

Ainsi, au lieu de changer le monde, il s'agit plutôt de l'aimer dans l'épreuve de la durée du temps long et de la permanence, en ayant avec lui non seulement un rapport plus respectueux, mais aussi un rapport critique soucieux de préserver ce que le temps a su construire de beau, d'harmonieux et de juste. De l'aimer comme chose unique et irremplaçable, comme le seul lieu possible d'une vie heureuse et d'un épanouissement social ouvert aux multiples formes de vie. ☺

1. Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, propos recueillis par Patrick Ernst, Montréal, Écosociété, 2008.

2. Serge Latouche, « Repenser la croissance », dans Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, Paris, Actes Sud, 2010.

3. M. Freitag, *op. cit.*

4. M. Freitag, *Dialectique et société*, vol. I. *La connaissance sociologique*, Montréal, Liber, 2011.

5. F. Fischbach, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009.

6. M. Freitag, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*